

# LES SPORTS MODERNES

DIRECTION & RÉDACTION  
24, boulevard des Capucines

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an : 24 fr. Six mois : 12 fr.  
ÉTRANGER (Colonies comprises) : Un an : 28 fr. Six mois : 14 fr.

## L'EXPOSITION CANINE



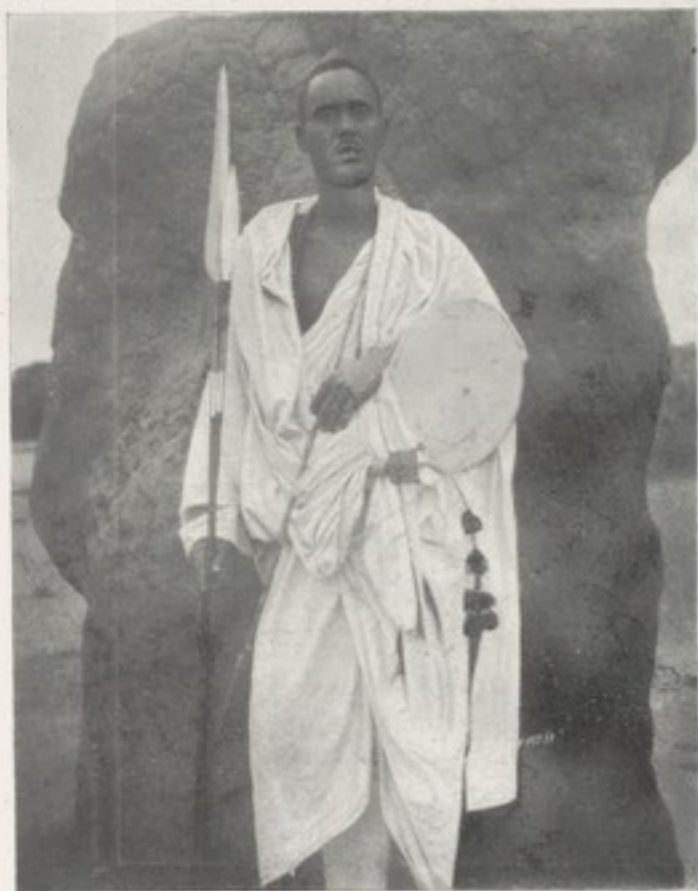
**US**



LES SOMALIS DE LA CARAVANE DE MISS HERBERT

## DEUX DIANES CHASSERESSES AU SOMALILAND

UN voyageur qui revenait des pays barbaresques, où les Romains se sont longtemps approvisionnés de lions et de panthères pour les combats du Cirque, disait qu'il n'avait rencontré ces bêtes féroces que dans les chambres d'hôtels. C'étaient, prétendait-il, des animaux plats; plus tachés que tachetés, ayant le poil usé par plaques. Ils avaient des dents en flanelle rouge tout autour, et l'on se prenait invariablement les pieds dans leurs têtes lorsque l'on rentrait le soir sans lumière. Telle n'est pas, j'imagine, l'impression qu'ont faite sur



GLABENCE, LE CHEF DE LA CARAVANE ET GUIDE DE MISS HERBERT

Miss Agnès Herbert les lions et les panthères qu'elle a rencontrés dans le pays des Somalis, et ses relations avec les grands fauves, qui peuplent encore le centre du continent africain, débutèrent d'une façon assez émouvante pour décourager une âme moins bien trempée que la sienne.

Un lion et une lionne venaient d'être rembuchés dans un épais buisson d'épines et de

mimosas par les chasseurs somalis qui accompagnaient notre héroïne. Les traqueurs entourèrent la remise en poussant des cris assourdissants; la lionne, effrayée de ce tumulte, se présenta la première à l'orée du bois où se tenaient Miss Agnès Herbert et sa cousine Cécily, la compagne de son aventureuse expédition cynégétique. Rasée dans la broussaille, on ne voyait guère de la bête fauve que la tête, où brillaient deux yeux étincelants, et les oreilles, qui vibraient avec des contractions nerveuses. Les deux jeunes filles tirèrent en même temps, et le pelage roux s'effondra dans l'herbe, foudroyé sur place. C'était le premier lion de Miss Herbert. Alors, dans l'enivrement de son triomphe, elle commit une immense imprudence: elle courut vers sa victime sans même recharger son arme, oubliant que le fourré recélait encore un autre ennemi. Un rugissement formidable, la rappelant à la réalité, arrêta sa course; elle lâcha le coup qui restait chargé sans pouvoir ajuster, et, en un clin d'œil, le lion, furieux, était sur elle. Heureusement, en se jetant de côté, elle tomba en travers; tout le poids de la bête s'abattit sur les jambes de la chasseresse, et, avant que le lion ait eu le temps de reprendre son équilibre et de se servir de ses mâchoires, la providentielle Cécily, se précipitant au secours de sa cousine, brûla à bout portant la cervelle de l'animal féroce.

Pour une entrée de jeu, c'était une jolie entrée de jeu, et cela valait bien les doublés dont nos chasseurs européens tirent tant de sujets de conversations intéressantes un soir d'ouverture! Nos deux demoiselles n'en étaient qu'au début de leur campagne; après quelques jours de repos, que réclamait le coup de griffe que Miss Agnès Herbert avait reçu à la cuisse, elles reprurent leur marche à travers les réserves giboyeuses des pays d'Ogaden, de Maréhan et d'Havéea, où l'empereur Ménelik leur avait accordé la permission de chasser, et qu'elles se proposaient d'illustrer par leurs exploits.

Mais, par quel concours de circonstances deux jeunes filles élégantes, si bien faites pour se laisser enguirlander par tous les



*Photo Lafayette (Londres).*

MISS AGNÈS HERBERT

LA DIANE CHASSERESSE DU SOMALILAND « AT HOME »

raffinements de la civilisation, se trouvaient-elles en plein cœur de pays somali, la carabine au poing, guerroyant contre les bêtes fauves, comme les héros de l'Antiquité et les demi-dieux de la Fable? Ah voilà! C'est qu'il ne faudrait jamais parler devant les enfants! Or, Miss Herbert et sa cousine avaient un vieil oncle, grand chasseur devant l'Éternel, qui, comme tant de sportsmen anglais, avait chassé dans toutes les parties du monde, et le récit de ses prouesses avait bercé leur enfance. En leur montrant ses armes de chasse, il leur en avait appris le maniement, et leur imagination s'était enflammée à la description des vastes horizons des pays sauvages où, face à face avec la nature, l'homme, délivré de ses entraves conventionnelles, se sent libre et maître du monde... ou se croit tel. Toutes jeunes, elles conçurent donc l'ambition d'augmenter la collection des trophées de famille, et les dépouilles opimes des grands fauves de la forêt vierge et du désert aride leur parurent plus glorieuses à conquérir que les scalps des élégants du club et des danseurs des salons.

Longtemps elles combinèrent en silence leur plan de campagne, pour éviter les observations critiques ou les avis charitables des bonnes petites amies qui n'auraient pas partagé leur aventureux enthousiasme. Tout étant bien réglé, ayant acheté leurs provisions de bouche et leur matériel de campement dans les *Army and Navy Stores*, où les voyageurs anglais trouvent tout ce qu'il faut pour aller à l'un ou à l'autre bout du monde, elles partirent pour la côte ouest de l'Afrique, où elles débarquèrent à Berbéra, recrutèrent le personnel de leur caravane et achetèrent les chameaux de bât et les chevaux de selle qui devaient, pendant quatre mois, les transporter, elles et leur fortune, à travers monts et vallées. Miss Agnès Herbert n'en était pas, du reste, à son coup d'essai, et avait déjà été initiée aux charmes de la vie sauvage dans les prairies du Far West et les montagnes de la Californie. Le bon oncle, que ses rhumatismes retenaient au logis, et qui avait eu sans doute le cœur gros de ne pouvoir suivre ses nièces sur le théâtre de ses anciens exploits, les avait d'ailleurs adressées à un de ses anciens chefs de caravane, qui avait maintes fois servi de guide aux chasseurs de trophées dans le pays des Somalis. C'était un grand et fort gaillard, au teint olivâtre, la chevelure légèrement grisonnante, avec des pieds et des mains d'une finesse exquise; un beau type de Somali affiné par une notable infusion de sang arabe. Il se présenta aux deux personnes que l'oncle avait annoncées, en magnifique costume de cérémonie, et ne fut pas peu surpris de voir qu'elles n'appartenaient pas au même sexe que son ancien *sahib*. Il s'inquiéta de savoir si les *Mam'sahib* connaissaient le maniement des armes à feu, leur demanda où elles avaient appris à tirer, et ne fut peut-être pas complètement rassuré avant d'avoir vu à l'œuvre

nos deux chasseresses, ce qui ne tarda guère, car dès que leurs préparatifs furent terminés, ces dames s'enfoncèrent bravement dans la brousse, à la tête de leur petite troupe, au grand ébahissement d'une autre société de chasseurs, qui avait fait la traversée en même temps qu'elles. Les sportsmen de cette troupe rivale doutaient tellement que leurs compagnes de voyage dussent jamais se servir de leurs armes, qu'ils leur avaient simplement proposé, en débarquant, de les leur acheter! Ils en étaient évidemment restés à la mythologie classique, et ne pouvaient se figurer Diane armée d'un mannlicher ou d'un express-rifle. Quant au Somali qui, de ce jour, devint le factotum, l'interprète et le guide de nos modernes amazones, elles le baptisèrent « Clarence », vocable qui se rapprochait le plus de la véritable onomatopée de son nom arabe, impossible à prononcer pour des Européens.

Les fabulistes nous ont dit ce qu'il advint de la chatte métamorphosée en femme. J'imagine que lorsque Junon transforma Galanthis en belette, celle-ci ne put pas davantage faire oublier sa personnalité première. C'est ce qui fait le charme du journal de voyage que l'on vient de publier à Londres, le récit de l'excursion cynégétique de Miss Agnès Herbert au pays des Somalis (1). On s'étonne de l'endurance de la hardie chasseresse et de sa vaillante cousine; on admire leur courage et leur sang-froid dans les moments difficiles de leur expédition aventureuse, mais ce qui touche, c'est leur émotion devant les grands spectacles de la nature, c'est leur tendre sollicitude pour les blessés de leur caravane et pour les malades qu'elles rencontrent sur leur chemin. Ici, c'est un petit négro à moitié mort sur la natte où il vient d'être mis au

monde, et dont Miss Herbert fait la toilette avec la faible provision d'eau qu'elle avait réservée pour son usage; là, c'est une antilope oryx qu'on lui apporte, âgée de quelques heures, et qu'elle fait rendre à la mère affolée de la perte de son petit. Tantôt, se glissant à plat ventre vers le repaire de quelque bête fauve, la carabine à la main, elle s'arrête pour écouter le gazouillement de ces myriades de petits oiseaux qui animent la brousse africaine; tantôt elle s'hypnotise sur un papillon aux ailes diaprées, qui se pose sur une fleur ou sur la carcasse de quelque animal qui blanchit au soleil. Naïvement elle raconte qu'elle et sa cousine se coiffaient tous les jours avec autant de soin que s'il s'agissait d'aller faire un tour de parc, et que les femmes somalis s'émerveillaient de leur chevelure blonde et ambitionnaient le

cadeau de leurs épingles à cheveux. Oui, vraiment, comme le dit le chantre de Mantoue, à chaque pas la déesse se révèle. Mais ce n'est pas une idylle que le lecteur s'attend à trouver ici. Revenons au Sport que nos chasseresses avaient été chercher.

Un des principaux objectifs de Miss Herbert avait été de se rencontrer face à face avec le roi des animaux, et ces dames

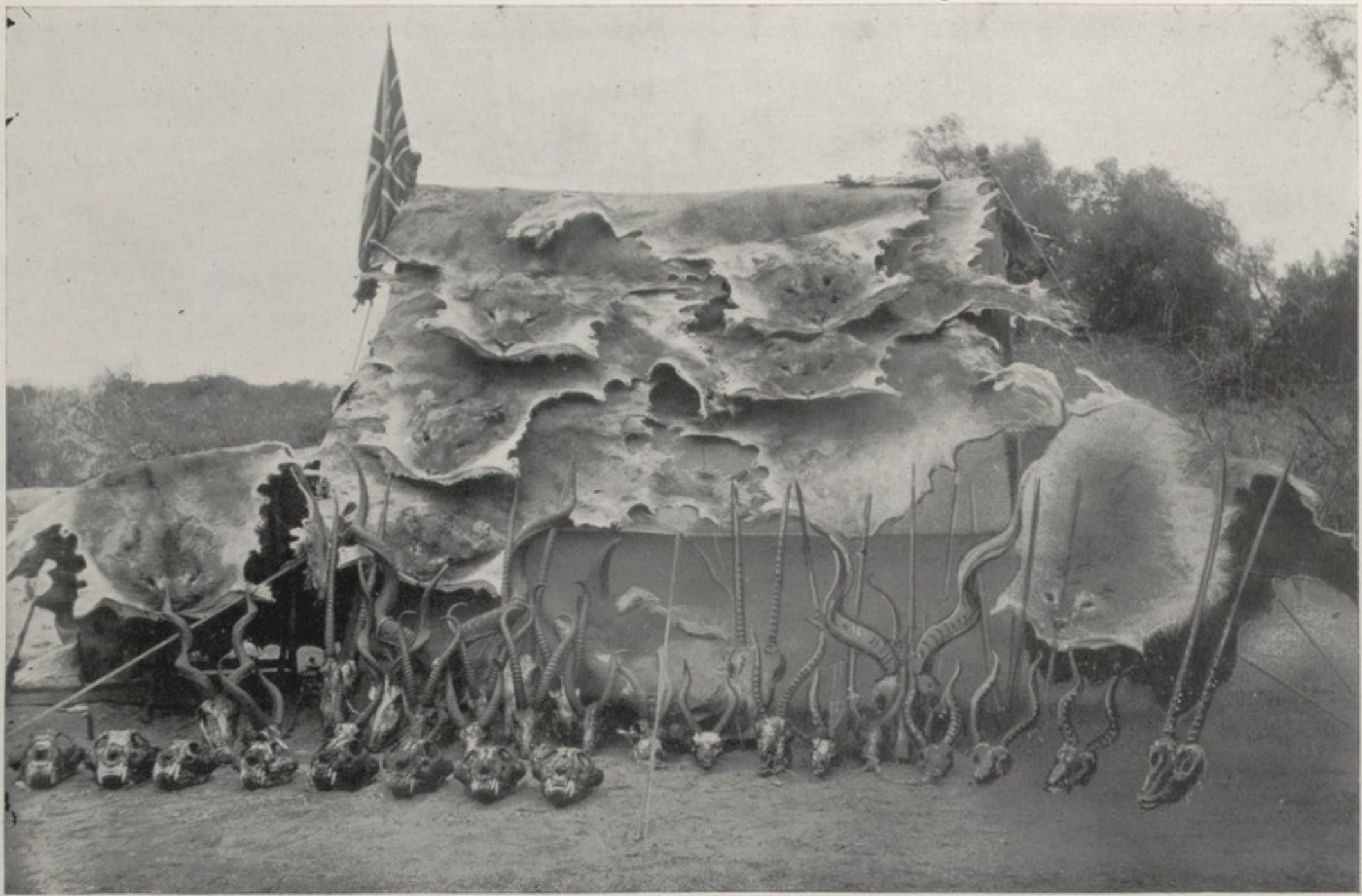


Photo A. Detschman (Savithra).

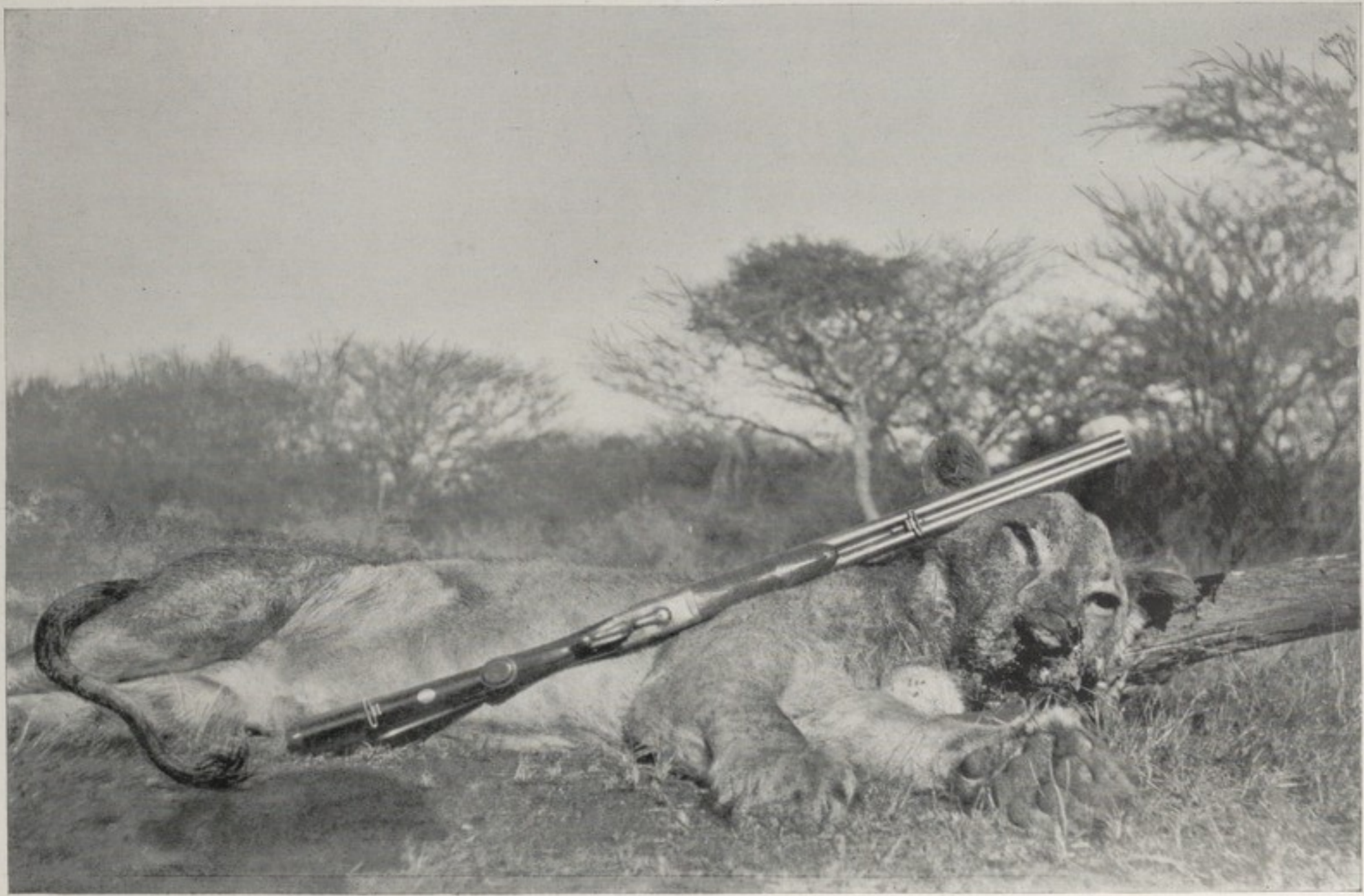
MISS CECILY ANSON-BAIRD

La compagne des chasses de Miss A. Herbert

(1) *Two Dianes in Somaliland*. Londres, John Lane, édit.



LES TROPHÉES DE CHASSE SÉCHANT AU SOLEIL AUTOUR DE LA TENTE DE MISS AGNÈS HERBERT  
DIANES CHASSERESSES AU SOMALILAND



UN LION DU SOMALILAND TUÉ PAR MISS AGNÈS HERBERT  
DIANES CHASSERESSES AU SOMALILAND

hâtèrent leur marche pour arriver le plus rapidement possible dans le centre du pays, encore peuplé par de grands fauves. On a vu l'émouvant début de ces rencontres mémorables qui se renouvelèrent fréquemment mais dans des circonstances moins tragiques. Cependant, il y eut encore une fois un homme blessé par une morsure à la cuisse. Le lion, heureusement, n'insista pas, et sa peau alla grossir la collection des trophées de chasse.

Si quelque chose avait pu refroidir l'ardeur de Miss Herbert, c'était moins les dangers auxquels elle s'exposait elle-même que les accidents dont ses compagnons de chasse étaient parfois victimes. Ainsi, la charge d'un rhinocéros blessé ayant coûté la vie à l'un des hommes de la troupe, elle éprouva dans la suite une vive répugnance à attaquer ces monstres à nez cornu, aussi dangereux pour les non combattants que pour les porteurs d'armes; cependant, elle dut céder aux instances de sa cousine, qui n'eut pas de cesse qu'elle eût abattu un rhinocéros de ses propres mains. Bien entendu, nos deux Dianes se trouvèrent toujours au plus chaud de la mêlée. Mais leur gibier le plus ordinaire fut ces nombreuses espèces d'antilopes qui peuplent, en grands troupeaux, les immenses plaines du Somaliland, et qu'elles chassèrent autant pour enrichir leur collection de trophées que pour nourrir les hommes de leur caravane. La poursuite de ces êtres timides, gazelles de Scemmering, coudous, bubales, algazelles, qui recherchent surtout leur salut dans la fuite, n'est pas exempte de quelques risques pourtant, car, lorsqu'ils sont blessés ou acculés, ils savent merveilleusement se servir des armes dont la nature les a pourvus. L'antilope oryx est une des plus batailleuses; munis de deux longues cornes en forme de lances, les mâles se disputent la possession de leurs harems dans de

véritables tournois dignes des joutes des chevaliers du Moyen Age. Par une analogie encore plus frappante, ces animaux sont comme bardés de fer, tant est épaisse la peau de leur poitrail. Aussi les Somalis la recherchent-ils pour s'en confectionner des boucliers sur lesquels l'acier le mieux trempé ne saurait mordre. Le cuir fourni par ces cuirasses naturelles prend, en séchant au soleil, un très beau poli et une certaine transparence analogue à celle de l'ambre. Miss Herbert les collectionna pour les faire monter en tables à thé et en plateaux, une fois rentrée chez elle, raffinement ingénieux où la femme se révèle encore sous la chasserresse. En savourant son « 5 o'clock » dans son home de Manchester, elle se rappellera plus agréablement ainsi l'estafilade que la corne d'un oryx blessé lui fit au bras et qui la confina plusieurs jours sous la tente avec la fièvre. Dans son délire, elle rêva d'un bouquet de roses blanches et rouges de la vieille Angleterre.

J'imagine qu'aujourd'hui, sous le toit familial, c'est son aventureux voyage qu'elle refait souvent en pensée, car nul n'a su, mieux que dans son livre, rendre l'attraction de cette vie sauvage dont la fascination est irrésistible pour qui en a une fois goûté. Vie calme et simple, malgré les émotions violentes; vie de la nature tout à l'heure présente, sans les préoccupations de cet avenir que les fruits de l'arbre de science ont rendu si redoutable pour l'humanité. Et l'on comprend que nos deux chasseresses, à la fin de leur voyage, reprenant le harnais de la civilisation, se séparèrent, à Berbéra, du fidèle Clarence et de leurs braves Somalis en leur disant *au revoir*, n'osant pas articuler le mot pénible et sans espoir de retour : *adieu!*

PIERRE-AMÉDÉE PICHOT.



LA MORT DU RHINOCÉROS  
DIANES CHASSERESSES AU SOMALILAND